



SÉRIE EP. 4 MENACE SUR LA FORÊT LIMOUSINE

Heureux (mais de moins en moins) comme un bûcheron turc en Limousin

Arrivés par centaines dans le Limousin à partir de la fin des années 1960, les bûcherons turcs ne sont plus que quelques dizaines aujourd'hui, victimes de la mécanisation de leur profession à la faveur de la tempête de 1999, et du désintérêt des jeunes pour un métier dangereux.

Nicolas Cheviron - 31 juillet 2024 à 12h50

Bourganeuf (Creuse) et Meymac (Corrèze). – Kadir Akar n'est certes pas le premier Turc à avoir foulé le sol de Bourganeuf. Cet honneur revient sans doute au prince Cem (ou Zizim), héritier malheureux du trône ottoman, retenu de 1486 à 1488 dans la commanderie hospitalière qui domine encore la bourgade creusoise. Il revendique en revanche avec aplomb le titre de premier bûcheron turc de la commune de 2 500 habitant-es.

Le vieil homme répète à l'envi l'histoire mouvementée de son arrivée en gare de Guéret, un jour de 1973. « *Je ne parlais pas un mot de français. Quand je demandais aux gens où j'étais, ils disaient "Guéret" mais moi je comprenais geri, qui veut dire "en arrière" en turc, se souvient-il. Donc, j'avais pris le premier train pour faire demi-tour.* »

Après une première tentative malheureuse et pas très légale d'émigration en Allemagne, qui s'est conclue par une interdiction du territoire, Kadir a trouvé dans le Limousin le moyen de quitter le marasme de son village cappadocien (au centre de la Turquie). Grâce à un compatriote déjà installé à Saint-Léonard-de-Noblat (Haute-Vienne), il obtient, moyennant une commission de 1 600 deutsche marks, un boulot dans une pépinière de Bourganeuf.

« Je ne connaissais rien au bois, je n'avais jamais tenu une tronçonneuse, comme tous les Turcs ici. J'ai tout appris à la pépinière, commente le retraité. Il n'y avait alors que

quatre Turcs à Bourganeuf, qui travaillaient dans une usine de chaises. » La situation va rapidement évoluer. Un peu grâce au jeune pépiniériste, qui va faire venir de Cappadoce sa femme et ses quatre premiers enfants, dès 1976. Puis qui va aider plusieurs amis dans leurs démarches d'émigration.

Besoin de main-d'œuvre et regroupement familial

Cette installation doit beaucoup au contexte économique de la région. Soixante ans plus tôt, la Première Guerre mondiale et l'exode rural ont en effet dépeuplé le Limousin. Des programmes de boisement sont alors mis en œuvre pour valoriser des terres agricoles sinon promises à l'abandon. À la fin des années 1960, les arbres sont arrivés à maturité, mais la région manque de main-d'œuvre pour exploiter cette manne. On fait donc appel à des travailleurs étrangers, maghrébins et surtout turcs.

Pourquoi les Turcs ? « *C'était vraiment une question d'opportunité*, explique Gulsen Yildirim, maîtresse de conférences à la faculté de droit de Limoges et autrice d'un mémoire sur la communauté turque du Limousin. *La France avait signé en 1965 un accord de main-d'œuvre avec la Turquie. Et puis les Turcs avaient une image de gars costauds, taillés pour ce métier difficile...* »

Via l'Office national d'immigration (ONI), « *les employeurs du Limousin vont envoyer des offres d'emploi aux équivalents turcs de Pôle emploi* », poursuit-elle. Entre 1970 et 1974, 1 190 Turcs obtiennent ainsi une autorisation de travailler dans le Limousin, selon les statistiques de l'ONI, et une vaste majorité d'entre eux sont employés dans le secteur du bois.

« *Ce n'est pas un bon travail. Tous les ans, il y avait deux ou trois morts sur la région, tombés d'un arbre ou écrasés par un tronc.* »

Taskin Hayati, bûcheron

Quand, en 1974, le président Valéry Giscard d'Estaing suspend les entrées de travailleurs immigrés permanents, des chaînes migratoires se forment et utilisent le regroupement familial pour prendre le relais.

« Des stratégies matrimoniales s'organisent pour faire venir des proches, indique Gulsen Yildirim : un cousin qu'on marie à sa fille pour lui mettre une tronçonneuse dans la main à son arrivée et l'envoyer en forêt, sous l'autorité du beau-père. »

Dès lors, les nouveaux arrivants viennent souvent du même département rural (Uşak, Isparta ou Yozgat, sur le plateau anatolien), voire du même village. Originaire d'Uşak, Taskin Hayati s'est ainsi installé à Bourganeuf en 1992 à la faveur d'un mariage. « Je ne connaissais rien au métier de bûcheron, dit-il. Ma belle-famille m'a montré en deux semaines et m'a mis sur la coupe. On travaillait tous ensemble, mon beau-père, ma belle-mère, mon épouse et moi. »

Désormais patron d'un restaurant de kebab, Taskin Hayati regarde avec douleur son passé de bûcheron. « Ma femme faisait la coupe, elle tirait les stères : maintenant, elle a les genoux en compote, elle est handicapée et ne peut plus rien faire. Si seulement elle n'avait pas fait ce boulot... », se désole-t-il. Avant de trancher : « Ce n'est pas un bon travail. Tous les ans, il y avait deux ou trois morts sur la région, tombés d'un arbre ou écrasés par un tronc. Moi, j'ai arrêté à la mort d'un copain. Il avait 36 ans. »

Les épouses participent souvent à l'activité dans les bois, parfois accompagnées des enfants, le week-end.

« J'abattais les arbres et ma femme les tronçonnait. Mais j'avais quand même un peu peur d'elle parce que les tronçonneuses, ce n'est pas pour les femmes », juge Kadir Akar, qui, après quinze ans de travail pour un pépiniériste et cinq ans en usine de sciage, a fini, à l'instar de nombre de ses compatriotes, par se mettre à son compte comme entrepreneur de travaux forestiers (ETF).

La communauté grossit, s'installe. En 1999, on compte 2 800 ressortissants turcs dans le Limousin, selon les données recueillies par Gulsen Yildirim. Des cités HLM sont construites à Bourganeuf – qui accueille à elle seule 287 familles turques, assure Kadir Akar –, mais aussi à Meymac et Égletons, dans le nord de la Corrèze.

« Avec la tempête, on a sauvé tout le bois, mais on a perdu une part de nous-mêmes. On faisait de l'artisanat, on a commencé à faire de l'industrie. »

Mehmet Sahin, bûcheron

Déjà inquiétée dans les années 1990 par la concurrence grandissante des pays d'Europe du Nord et de l'Est, la filière bois française connaît un bouleversement majeur fin 1999, quand trois jours de tempête, du 26 au 28 décembre, abattent des centaines de milliers d'arbres. Ce sont des dizaines de millions de mètres cubes de bois à traiter dans l'urgence, avant qu'ils ne pourrissent, pour éviter une perte sèche à leurs propriétaires.

Dans le Limousin, l'enjeu implique un changement de braquet de la filière. « Les coopératives ont récolté les subventions, elles ont passé de gros contrats avec les industriels du bois, qui se sont agrandis. Et les petites scieries n'avaient plus qu'à fermer leurs portes », se souvient Mehmet Sahin, dirigeant de Sahin Bois et président de l'Association polyculturelle de Bourganeuf.

Le nombre de commanditaires baissant, la marge de négociation des bûcherons s'est elle aussi réduite comme peau de chagrin face à des coopératives désormais hégémoniques. « Avec la tempête, on a sauvé tout le bois, mais on a perdu une part de nous-mêmes. On faisait de l'artisanat, on a commencé à faire de l'industrie », poursuit l'entrepreneur, arrivé en France en 1985, à l'âge de 11 ans.

Mécanisation et reconversions

La gestion de cet immense stock de bois a aussi entraîné une mécanisation à marche forcée de l'exploitation forestière, qui va sonner le glas de dizaines d'entreprises montées par des bûcherons turcs. Car « une abatteuse, ça équivaut à dix bûcherons », résume Ramazan Ögütçü, 34 ans, un des rares jeunes de la seconde génération encore dans le métier.

Une vingtaine d'années plus tard, la mécanisation a encore progressé, réduisant un peu plus la place des bûcherons. « Depuis trois ou quatre ans, les coopératives ont des machines qui abattent aussi les feuillus, même des troncs de 80 centimètres de large. Nous, les bûcherons manuels, on est juste là pour couper quelques branches qui bloquent la machine », commente Ümit Akpınar, 30 ans. Les résineux, en particulier les douglas, aux troncs droits et longs, se prêtent mieux au passage des abatteuses, initialement conçues pour eux.

Comme plusieurs consommateurs du restaurant Le

Sultan, ce soir-là à Meymac, Ümit Akpınar doit la survie de son activité à la diversification. « *J'ai le dos en compote. Aujourd'hui, j'ai fait de la sylviculture, j'ai planté 1 500 plants. Je fais aussi de l'élagage* », affirme-t-il. « *Aujourd'hui, tu gagnes plus avec la sylviculture. Je plante 1 000 sapins par jour, qui me rapportent 40 centimes la pièce* », confirme Ercan Karahan, qui admet planter pour 80 % des douglas, une essence pas franchement adaptée au changement climatique, mais tellement plus pratique pour les abatteuses.

« Les coupes rases à gogo, c'est débile ; moi je suis pour une exploitation douce, avec des éclaircies dans un couvert continu. »

Ümit Akpınar, bûcheron

D'autres, comme Mehmet Sahin et Ramazan Ögütçü, à Bourgneuf, sont aussi devenus marchands de bois. Mais le plus gros contingent a choisi la reconversion, en particulier dans les métiers du bâtiment, ou la retraite, sans être remplacés par la nouvelle génération. « *Nos enfants, ils ont fait des études et ils se barrent d'ici, et c'est bien mieux comme ça* », commente Turgut Kavak, bûcheron depuis 1985 et habitué du Sultan de Meymac.

Le nombre de bûcherons turcs dans le Limousin a ainsi chuté, en un quart de siècle, de plusieurs centaines à quelques dizaines. La désaffection est telle que certains entrepreneurs sont obligés de faire venir à nouveau quelques salariés de Turquie. « *Aujourd'hui il y a du*

travail, mais plus de travailleurs, il n'y a plus de discipline de travail », se plaint Mehmet Sahin, qui indique avoir « *fait venir deux personnes de l'étranger* » pour compléter ses effectifs de dix bûcherons.

L'entrepreneur évoque aussi un autre sujet de mécontentement : les « *écologes* », ultime challenge pour les bûcherons turcs. Il n'en revient pas d'avoir été insulté par deux joggeurs au bord d'une coupe rase de deux hectares. « *On s'est fait traiter de cons alors que le propriétaire avait un cancer généralisé et avait absolument besoin de l'argent de cette coupe* », relate-t-il, avant d'assurer que la France n'avait jamais eu autant de forêts depuis Napoléon, grâce aux plantations.

Tous ne partagent cependant pas cette opinion. « *Ce sont les écologes qui ont raison*, assure Ümit Akpınar. *Les coupes rases à gogo, c'est débile ; moi je suis pour une exploitation douce, avec des éclaircies dans un couvert continu.* »

Ce débat dépasse Kadir Akar. Retraité depuis 2009, le « *premier des bûcherons turcs* » de Bourgneuf s'est reconverti dans la fabrication de bâtons de marche. Il est aussi le guide occasionnel, en turc et en allemand, de la tour de Zizim, où fut emprisonné son devancier ottoman. Il ne désespère pas de publier un jour une enquête sur la descendance limousine du prince Cem.

Nicolas Cheviron